Nouvelle littéraire

L'obéissance

Yvette Naubert

À la première consultation, elle arriva en retard de dix minutes et depuis, elle était toujours en retard de dix minutes. Le psychiatre l'avait grondée comme on gronde un enfant désobéissant mais sans résultat. Il avait plus tard essayé de lui faire comprendre que son propre intérêt dépendait, pour une bonne part, de sa ponctualité puisqu'elle payait vingt-cinq dollars de toute façon. Mais c'était là une bagatelle dont elle ne se souciait guère

-Oh! Vous savez, dix minutes de plus ou de moins à raconter ses misères, qu'est-ce que cela change?

Mais ces dix minutes exaspéraient de plus en plus le psychiatre qui exigeait de tous ses patients une confiance et une obéissance absolues. Il jugeait l'une et l'autre indispensables à leur guérison et bien qu'il se défendît de vouloir entraver leur liberté, qu'il leur enjoignît de trouver eux-mêmes la cause de leur maladie et la clé de la guérison, il n'admettait pas la désobéissance. Tout cela, il l'expliqua patiemment à Hermance Robin mais après lui avoir promis une entière soumission, elle déclara qu'elle avait toujours été en retard et qu'il devait se trouver bien heureux de ne l'attendre que dix minutes. Les amis qui l'invitaient à dîner préparaient toujours le repas soixante minutes au moins après l'heure convenue.

-Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes d'une extrême impolitesse?

-Oui. Mais je n'arrive pas à être à l'heure. J'essaie, je vous assure, docteur, que j'y mets toute ma bonne volonté. Mes amis me connaissent et m'aiment assez pour me pardonner.

-Moi, je ne vous pardonnerais pas.

-Vous êtes peut-être aussi malade que moi dans le sens contraire.

Une petite veine battit sur la tempe du psychiatre; sa joue se crispa mais il réussit cependant à retenir un mouvement d'impatience.

-Alors, mettons fin au traitement. Je ne vous suis d'aucune utilité et peut-être même que ces consultations vous sont néfastes d'une certaine manière.

Comment pourrais-je vous soigner si vous n'en faites qu'à votre tête? Je perds mon temps et vous perdez le vôtre.

-Qu'allez-vous penser? Je suis très obéissante. Je fais tout ce que vous me dites. Mais vous ne pouvez pas me changer du tout au tout. En retard, je suis, en retard je serai, même si je vous promets de faire tout mon possible pour être à l'heure. Mais qu'est-ce que dix minutes, après tout? Elles ne tiennent pas beaucoup de place dans une journée. Je ne vous enlève rien puisque je vous paye pour une heure. Ces dix minutes vous permettent de vous reposer. N'êtes-vous pas fatigué d'écouter ces misères? Toujours les mêmes, je suppose. Les êtres humains ne sont pas tellement variés.

-Je ne me repose pas puisque vous devriez être là. Je vous attends, je ne peux rien faire d'autre. Votre attitude rende le traitement difficile et votre guérison douteuse.

Mais elle rit en faisant mousser ses cheveux. Une bonne dose d'insouciance, une gaieté foncière et peut-être aussi son métier de comédienne qu'elle aimait, l'avaient longtemps protégée contre le malheur. Mais celui-ci s'était un peu trop acharné sur elle, il avait fini par ébranler sa résistance. Hermance Robin s'était tout d'abord réfugiée dans l'alcool, puis elle était un jour apparue dans le bureau du psychiatre. Mais elle était une patiente difficile sous son apparente soumission; elle ne se livrait que par bribes qu'il fallait presque lui arracher de force. Elle ne rêvait jamais ou du moins ne se rappelait pas ses rêves. Elle avait beaucoup oublié et les plongées dans le passé l'effrayaient.

-Pourquoi toujours parler de ce qui est révolu, puisque de toute façon, on ne peut recommencer sa vie. Guérissez-moi sans que j'aie à déterrer tous ces morts.

Elle ne pleurait jamais mais lorsqu'elle parvenait à arracher d'elle-même un épisode angoissant de son enfance, elle tremblait de tout son corps et poussait de petits cris d'animal blessé. Une étrange patiente. Soumise mais têtue, obéissante, sauf pour les dix minutes fatidiques dans lesquelles le psychiatre crut déceler un défi qui lui était personnellement adressé par transfert. Peut-être le père d'Hermance était-il à l'origine de ces dix minutes et par un processus normal du traitement, elle en rejetait tout le poids sur le psychiatre qui la soignait. Il essaya de n'y plus penser, de les oublier lui-même comme paraissait les avoir rejetées au plus profond de l'inconscient jusqu'à ce qu'elle découvrît et démêlât le nœud fatal. Mais plus l'heure du rendez-vous approchait, plus il devenait distrait, moins il s'intéressait au patient qu'il était en train de psychanalyser. Puis, durant les fameuses dix minutes, il fumait sans arrêt et

consultait sans cesse son bracelet-montre. L'impatience qui se muait peu à peu en rage durcissait ses mains.

Il changea l'heure de la consultation et la reçut après le déjeuner. Ainsi, l'attente ne priverait pas de son attention les autres patients qu'il n'avait pas le droit de léser. Mais durant le déjeuner, sa femme lui demandait :

-Qu'y a-t-il, chéri? Tu sembles distrait.

Ou

-Tu parais préoccupé. Qu'est-ce qui ne va pas?

Ou

-Chéri, tu ne m'écoutes pas.

Il écoutait plutôt les battements de son cœur fébrile; il appréhendait les six cents secondes qu'il allait passer à attendre Hermance, les mains dures.

-Excuse-moi. Une patiente m'attend.

-Mais qu'elle attende. Tu as bien le droit de manger en paix comme tout le monde.

-Je ne peux pas la faire attendre. Elle est très malade.

Il ne pouvait pas lui expliquer que ce n'était pas la patiente qui attendait mais lui. Il avait beau s'efforcer de manger lentement, de s'attarder à table en buvant son café et en fumant une cigarette, il se levait brusquement.

-Excuse-moi. Je dois partir.

Il partait aussitôt, conduisait sa voiture à toute vitesse au risque d'accidents, s'enfermait dans son cabinet et attendait que les dix minutes exaspérantes fussent écoulées. Hermance arrivait, souriante ou triste, sobre la plupart du temps mais ivre parfois, seule ou conduite par son mari qui la quittait à la porte. Elle s'étendait docilement sur le divan, fouillait dans son passé ou restait silencieuse. Il lui arrivait de confondre des réellement arrivés avec des scènes de pièces de théâtre. Elle se représentait elle-même dans des rôles qu'elle avait tenus, des personnages qu'elle avait joués sur la scène. Il était difficile de démêler le vrai de l'imaginaire dans ce qu'elle dévoilait et tout en étant sincère, elle racontait souvent une comédie ou un drame qu'elle n'avait pas vécu réellement mais qui sortait de l'imagination d'un auteur dramatique. Elle disait souvent :

-Je ne sais plus qui je suis.

-Peut-être que vous êtes vraiment et réellement vous-même pendant les dix minutes que vous me faites attendre. Ne croyez pas que les accepterai jamais. Vous devez absolument retrouver l'origine de ces dix minutes qui doivent avoir une importance capitale dan votre vie. Elles sont peut-être la cause de votre angoisse. Vous [...] devez savoir exactement pourquoi vous me faites attendre dix minutes à chaque séance de psychanalyse.

Elle écoutait ses remontrances, prenait un air contrit, allumait une cigarette et promettait de chercher honnêtement toutes les causes de sa maladie et d'être une patiente modèle en tous points.

Il changea de nouveau l'heure des consultations, alléguant qu'il yu aurait de meilleures chances qu'elle fût sobre à neuf heures du matin. Elle acquiesça en souriant : elle aimait se lever tôt et aurait ainsi une bonne raison de ne pas traîner au lit au moins une fois par semaine. Elle promit d'employer toute sa bonne volonté à être à l'heure mais elle arriva à neuf heures dix. Alors, le psychiatre se réveilla plus tôt le matin, et dès son réveil, il ressentait une vive douleur dans les mains. Un jour, en les examinant, il vit dans le paumes les traces de ses ongles. Il se levait, allumait une cigarette, s'habillait en hâte, buvait en vitesse une tasse de café et s'en allait à son bureau. Mais il commença de s'inquiéter vraiment le jour où après avoir allumé sa première cigarette de la journée, il se dirigea vers le cabinet aux boissons. Il referma vivement la porte, le cœur battant, et se prépara en toute hâte une tasse de café.

Le gardien de nuit de l'édifice où il avait son bureau s'habitua à le voir arriver au petit jour, l'air préoccupé, le front barré d'un pli soucieux. Il entrait dans son bureau, sortait le dossier d'Hermance Robin, l'étudiait : dix minutes avaient tellement marqué la jeune femme qu'elle les avait enfouies au plus profond de l'oubli, jusqu'à l'inconscient. Mais elle devait les reprendre sans cesse ou les éviter. Plus vraisemblablement les éviter. Son enfance était passablement chargée. Des parents divorcés, une existence ballottée d'une grand-mère à l'autre. Cohabitation avec sa mère remariée et bien entendu, l'inévitable assaut sexuel de son beau-père. Sa mère était morte tragiquement dans un accident de voiture qui avait laissé Hermance elle-même entre la vie et la mort durant plusieurs jours. Sa carrière de comédienne bien réussie était de plus en plus compromise par ses crises d'alcoolisme. Enfin, croyant mettre un terme à son insécurité, elle avait épousé un homme qui, en somme, ne lui apportait rien. Sa vie justifiait amplement le traitement psychanalytique. Mais pourquoi ces dix minutes? Que signifiaient-elles? Où les rechercher? Elles étaient à l'énigme non résolue, la mystérieuse conjoncture qui pouvait provoquer la guérison de la patiente ou sa complète dislocation. Elles angoissaient le psychiatre comme si

un aspect de sa propre vie en découlait. Que faisait Hermance durant ce laps de temps si court pour elle et si long pour lui?

-Que faites-vous durant ces dix minutes?

-Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse durant dix minutes? Je cherche la clé de la voiture ou bien mon porte-monnaie. Ou bien, je dois arrêter faire le plein d'essence ou bien je réponds au téléphone. C'est tout, je vous assure, docteur. Vous prenez ces dix minutes bien trop au tragique. Moi, elles ne me tracassent pas du tout. S'il n'y avait que ces pauvres dix minutes dans ma vie, je ne viendrais pas toutes les semaines étaler mes misères devant vous.

-Vous vous trompez : ces dix minutes sont peut-être les plus importantes de toue votre vie. La connaissance de la raison profonde de ce retard est peut-être la clé de votre guérison complète et définitive.

-Vous les prenez trop au tragique, docteur. Oubliez ces dix minutes et pensez aux cinquante autres que je passe ici. Il me semble que sont celles-là les plus importantes puisque je vous raconte ce que je n'ai jamais dit à personne.

-Non, non, vous ne comprenez pas. Ce n'est pas ce qu'on se rappelle qui compte mais ce qui est profondément enfoui dans ce qu'on croit être l'oubli et qui agit sur nous d'une manière pernicieuse qui nous empêche de vivre pleinement notre vie. Ces dix minutes qui vous paraissent anodines sont peut-être les dix minutes les plus importantes de votre vie, celles qui constituent pour vous la force même de votre vie ou de…

-De ma mort. Ou même de la vôtre, docteur, car vous y attachez tellement plus d'importance que moi.

Elle avait raison : ces dix minutes le torturaient. Peut-être, en effet, devait-il chercher la cause de cette angoisse dans sa propre vie. Mais ayant été soumis à la psychanalyse avant de pratiquer son art, il était certain de se connaître. Pourtant, il craignait de perdre toute patience, de prononcer des paroles regrettables, de faire des gestes qui pourraient paraître menaçants. Un jour qu'il supportait l'attente plus mal encore, il téléphona à un confrère.

-Puis-je vous demander de vous occuper d'une de mes patientes? Je crois que je compromets sa guérison. Recevez-la, je vous prie, du moins durant un certain temps, jusqu'à ce que je reprenne mon aplomb.

Après qu'il lui eût fait part de la décision qu'il avait prise de la confier à un autre psychiatre, elle fit mousser ses cheveux selon son habitude quand quelque chose la contrariait, mais elle n'émit aucune objection.

-Bon, comme vous voudrez.

Sa soumission l'étonna et l'irrita même quelque peu : il aurait aimé qu'elle n'acceptât pas aussi facilement, qu'elle protestât, que pour une fois, elle ne lui obéit pas d'aussi bonne grâce. Il ne se sentait pas rassuré lui-même quant à la sagesse de cette décision. À ce stade du traitement, ce revirement inattendu qu'il avait jugé nécessaire pouvait toutefois être dangereux pour elle. Mais dès qu'il cessa de l'attendre, son angoisse disparut et il put retourner à une vie normale. Il dormit mieux, ne se leva plus à l'aube, fuma raisonnablement.

-Tes ennuis sont terminés? lui demanda sa femme. Tu m'inquiétais. J'ai cru un moment que c'était toi, le malade.

Il porta une attention égale à tous ses patients et comprit qu'il devait se montrer plus prudent à l'avenir, ne plus jamais se laisser dominer ainsi. À Pâques, il accompagna sa femme à Miami et vécut deux semaines de vraie détente. Il revint bronzé, détendu, prêt à reprendre le travail. Mais un message de son confrère l'attendait.

-Je ne peux rien pour elle. Elle me glisse entre les mains comme un poisson. Elle arrive de plus en plus en retard et une fois sur trois, elle ne vient pas du tout. Elle s'est remise à boire et je ne serais pas étonné qu'elle se drogue, bien qu'elle le nie. Je n'arrive pas à établir un diagnostic précis : son cas m'échappe complètement.

Elle arriva à l'heure dite à la consultation. Amaigrie, le regard morne, le front mélancolique. Il la contempla longuement, puis il la prit dans ses bras et la baisa sur la bouche.

-Il le fallait, n'est-ce pas?

Toute tremblante, elle se serrait contre lui, l'étreignait comme un enfant qui a une grande frayeur. Ils devinrent des amants à l'instant même, sur le divan où tant de fois elle s'était étendue pour lui raconter sa vie.

-Maintenant tu m'appartiens. Tu feras ce que je te dirai, exactement comme je te l'ordonnerai, n'est-ce pas? Tu m'obéiras en tout et sur tout.

Elle promit mais au rendez-vous suivant, elle le fit attendre les dix minutes habituelles. Après que son assistante eût refermé la porte, il s'avança vers Hermance et il la gifla violemment. Aussitôt, apparut sur la joue de la jeune femme la marque de ses doigts. Alors, les mains du psychiatre se détachèrent de lui : elles entourèrent le cou d'Hermance Robin et serrèrent jusqu'à ce qu'elle eût cessé de lui résister. Il porta le corps sur le divan, l'étendit. Il s'assit dans son fauteuil, respira profondément, alluma une cigarette. Il consulta son bracelet-

montre : dix minutes exactement s'étaient écoulées depuis que Hermance
210 Robin était entrée dans son bureau. Dix minutes, c'était assez pour mourir et tuer. Tous deux, ils les avaient longtemps attendues et longuement préparées. Mais, à présent, le psychiatre savait tout sur Hermance Robin.

NAUBERT, Yvette, *Anthologie de la nouvelle au Québec*, François Gallays, Saint-Laurent, FIDES, 1993